NOTES DE LINGUISTIQUES ITALIQUE

Nouvelle série

par Paolo Poccetti
Professeur à l'Université de Rome 2 'Tor Vergata'

7. La notation des consonnes aspirées en latin : autour de deux nouveaux témoignages épigraphiques *

Des trouvailles épigraphiques récemment signalées nous apportent des détails nouveaux au sujet d'une question ancienne : la notation des consonnes aspirées en latin. Ce thème, discuté depuis l'antiquité, se dispose sur deux niveaux différents : 1) les informations transmises par les sources littéraires ; 2) les données de l'épigraphie latine. Les sources littéraires insistent plutôt sur la discipline de l'aspiration, qui porte à la fois sur la prononciation et sur l'orthographe des mots latins, alors que les inscriptions, en grande majorité, nous témoignent des flottements dans la transcription latine des mots grecs. Les données nouvelles qu'on va signaler concernent la graphie des consonnes dans les mots qui ne sont pas latins, mais appartiennent à des langues indigènes de l'Italie ancienne, situées dans les régions centrales de la Péninsule. Toutefois, ces témoignages s'insèrent dans des contextes de romanisation avancée, sinon alors tout à fait latinisés. En effet il s'agit, d'une part, d'inscriptions latines d'Ombrie et, de l'autre, d'inscriptions du pays des *Paeligni* en pleine romanisation.

Une rue appelé *Thorrena* est mentionnée dans une inscription latine de Pérouse qui, pour cette raison a suscité un certain intérêt en ce qui concerne à la fois la topographie urbaine de la ville et l'origine des noms propres qui y sont mentionnés. L'inscription est répétée sur les deux cotés d'une dalle calcaire.

face A : *C*(*aius*) *Fir*[---] / *Gallus* [----] / *uiam Thorrenam* / *ab ara Siluani ad* /*aream Tlennasis* / *de sua pec*(*unia*) *strauit* /*et crepidines posuit*
face B : [---] *C*(*ai*) *F*(*ilius*) / [----]*s* II*uir* / *Thorrenam* / *ab ara Siluani ad* /*ar*[*e*]*am Tlennasis* / *de sua pec*(*unia*) *strauit* / *et crepidines posuit* [1].

Deux hypothèses ont été émises à l'égard de *Thorrena*, l'une en direction de l'étrusque, l'autre en direction de l'ombrien. L'origine étrusque, bien compatible avec le passé pré-romain de la ville, se fonde sur la reconstruction d'un gentilice **Θurena* qui correspondrait aux noms latins de famille *Turius* et *T*(*h*)*orius* [2]. À ce gentilice a été rattaché le toponyme moderne *Tuoro*, près du lac Trasimène, de sorte que la *uia Thorrena*, mentionnée dans l'inscription latine de Pérouse, dériverait son nom de la localité où elle conduit, en parallèle à un procédé très commun dans l'onomastique des voies romaines (ex. *uia Prenestina*, *Tiburtina*, *Labicana*, etc.).

Plus récemment, la difficulté de la dérivation de *Tuoro* du gentilice *T*(*h*)*orius* et le fait qu'en étrusque **Θurena* n'est pas attesté ont orienté vers la solution

*Cf. t. 82, 2004, p. 36-44 ; 83, 2005, p. 27-35 ; 84, 2006, p. 27-36 ; 85, 2007, p. 26-38 ; 86, 2008, p. 24-40.

1. *AE* 1993, 650 et 1994, 614 bis.

2. Ainsi A. J. Pfiffig, « *Via Thorrena*, Uno spiraglio di luce sull'urbanistica etrusco-romana di Perugia », dans *Annali della Facoltà di Lettere dell'Università di Perugia* 6, 1968-69, 325-329 (réimprimé dans Mi zinaku amprusiale. *Gesammelte Schriften zur Sprache und Geschichte der Etrusker*, Wien 1995, 354-357).

ombrienne, par le rapprochement de *uheia Turena* mentionnée dans une inscription (latine ?) d'*Iguvium* [3]. Si, malheureusement, cette inscription n'est connue qu'à travers une transcription datant du XVI^e^ siècle, une *veia Thurena* en proximité d'*Iguvium* est attestée par un manuscrit datant de la même époque [4]. Et de fait, les témoignages de *uheia Turena* et *veia Thurena* offrent le terme de comparaison le plus immédiat avec la *uia Thorrena* de l'inscription latine de Pérouse. Leur localisation à *Iguvium* oriente vers l'origine indigène d'une telle dénomination, attribuable à l'ombrien [5]. La notation différente des voyelles de la syllabe initiale de *T*(*h*)*urena* et *Thorrena* trouve un parallèle dans l'écriture du prénom *Numesier / Nomesi* attestée par l'inscription répétée en ombrien et en latin dans la poêle en cuivre de la collection Froehner au Cabinet des Médailles : *Numesier Varea Folenia / Nomesi Varia* [6]. Comme *Numesier* présente la morphologie du génitif de l'ombrien face à son correspondant latin *Nomesi*, on peut envisager le vocalisme de *uia Thorrena* de l'inscription de Pérouse comme latinisation de l'ombrien *uheia Turena / veia Thurena*.

Les divergences dans la notation de *h* dans ce syntagme (si la transcription des manuscrits est correcte !) pourraient refléter des incertitudes connexes quant aux contacts de l'alphabet latin (dans lequel l'inscription semble rédigée) avec l'écriture locale de l'ombrien. Comme il est bien connu, en alphabet ombrien le >h< devant voyelle initiale de mot traduit une articulation affaiblie, et très proche de ce que note le signe en latin [7], comme le montrent les flottements dans l'écriture par rapport à l'étymologie (*heritu ~ eretu ; anhostatir ~ anostatir*) [8], et encore les graphies où *h* est sans justification étymologique (ex : *habina ; hebetaf* à comparer avec *ebetaf*) [9]. En ombrien, entre deux voyelles le signe a deux fonctions, purement graphiques : marquer l'hiatus : *ahesnes* parallèle au latin *aheneus*, et indiquer la longueur vocalique : *eheturstamu*, *ahauendu*. Les graphies *uheia Turena* et *ueia T*(*h*)*urena* (si, bien sûr, les copies manuscrites qui nous ont transmis le texte sont fiables) ne correspondent pas à ces emplois. Il se peut que les formes *uheia* et *ueia* soient issues d'une confusion graphique entre le terme pour « rue », qui dans les Tables d'*Iguvium* est noté tantôt *uea*, tantôt *uia* [10], et *Vehia-*, nom d'une porte de la ville [11]. En tant qu'élément onomastique, *Vehia-* est bien diffusé dans le langues sabelliques : outre la dénomination d'une porte d'*Iguvium* [12], ce radical se retrouve

3. L'inscription est classée dans le CIL XI 5905, mais son état tout à fait fragmentaire n'assure pas son appartenance à la langue latine plutôt qu'à l'ombrien.

4. Cf. F. Costantini, « Ipotesi sulla topografia dell'antica Gubbio », dans *Atti e Memorie dell'Accademia Toscana « La Colombaria »* 35, 1970, 57.

5. Ainsi L. Benedetti, « Considerazioni su un'iscrizione da Perusia (*AE* 1993, 650 ; *AE* 1994, 614 bis) », dans *Epigraphica* 67, 2005, p. 102.

6. Publié par M. Lejeune, « Notes de linguistique italique V-VII. Les inscriptions de la collection Froehner latines, osques, falisques », dans *REL* 30, 1952, p. 98 ; *ILLRP* 1206 ; P. Poccetti, *Nuovi documenti italici*, Pisa, 1979, n° 9 ; G. Rocca, *Iscrizioni umbre minori*, Firenze, 1996, p. 120 s. ; H. Rix, *Sabellische Texte*, Heidelberg, 2002 : Um 38.

7. Cf. M. L. Porzio Gernia, « Vicende storiche e strutturali dell'aspirazione latina », dans *AGI* 69, 1974, p. 57-102.

8. Cf. G. Meiser, *Lautgeschichte der umbrischen Sprache*, Innsbruck, 1986, p. 285 ; M. L. Porzio Gernia, « Vicende storiche... », *cit.*, p. 93.

9. Cf. G. Meiser, *Lautgeschichte der umbrischen Sprache*, *cit.*, p. .286 ; M. L. Porzio Gernia, « Vicende storiche... », *cit.*, p. 93 ; J. Untermann, *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*, *cit.*, p. 196, s.v. *ebetraf* ; 314, s.v. *habina* ; 7, s.v. *hebetaf*.

10. Cf. A. Ernout, *Le dialecte Ombrien*, Paris, 1961, p. 102.

11. Cf. A. Ernout, *Le dialecte Ombrien*, *cit.*, p. 69.

12. Le nom de la porte *Vehia* d'Iguvium est mis en relation avec le toponyme *V*(*h*)*eia T*(*h*)*urena* par F. Costantini, « Ipotesi sulla topografia dell'antica... », *cit.*, p. 57, suivi par L. Benedetti, « Considerazioni su un'iscrizione... », *cit.*, p. 104.

dans le nom de fêtes en osque (*Vehianasúm*) [13], et dans le nom d'un *pagus* (*Veianus*) mentionné par les inscriptions de l'Italie centrale et méridionale [14]. Vraisemblablement, la probable homophonie de cette base onomastique avec le terme pour 'rue' a été la raison de la distinction graphique, ce qui peut avoir occasionné des flottements ou des écritures fautives. D'ailleurs un exemple inverse de l'écriture du nom de la rue avec l'aspirée intervocalique (*ueha* au lieu de *uia*) est signalée par Varron en tant que marque des *rusticitas* : *a quo rustici etiam nunc quoque uiam ueham appellant propter uecturas* [15], alors que ni l'osque ni l'ombrien n'attestent jamais le nom de la rue avec *h* intervocalique [16]. Rappelons, en outre, une inscription latine du *Picenum* [17] où *uehia* s'accompagne du mot *pagus* dans l'énigmatique syntagme *pagi ueheia*, et enfin la glose de Festus qui attribue aux Osques le mot *ueia* signifiant *plaustrum* : *ueia apud Oscos dicebatur plaustrum* [18]...

Au total, les documents d'*Iguvium* mentionnés ci-dessus présentent des flottements dans l'orthographe qui concernent, d'une part, le mot *ueia* (où le *h* est intervocalique) et, de l'autre, le mot *Thorrena / T(h)urena* (où le signe s'accompagne d'une consonne occlusive). Par conséquence le flottement quant au *h* intervocalique dans *uheia / ueia* (vraisemblablement influencé par les habitudes graphiques de l'ombrien) doit être distingué de celui observé après consonne (*Thorrena / T(h)urena*). Un parallèle du flottement *Thorrena / T(h)urena* nous est fourni par le gentilice *T(h)orius*, qui se présente dans les alternatives à voyelle brève (*T(h)ŏrius*) et longue (*T(h)ōrius*). De même son dérivé *Thoranius / Toranius* [19].

L'autre exemple de flottement dans la notation dans un mot non latin nous est fourni par une nouvelle inscription récemment mise au jour en pays pélignien. Ce document épigraphique nouveau s'insère dans un groupe d'une dizaine d'inscriptions, qui se concentrent sur le territoire des anciens *Paeligni*, au cœur des Apennins, en l'Italie centrale. Ces inscriptions partagent un formulaire commun, constitué d'un idionyme féminin (toujours bimembre), accompagné par le syntagme *an(a)c(e)ta cer(r)ia*, qui se présente selon plusieurs variantes. Ce qui est frappant, c'est à la fois le nombre élevé de ces textes proportionnellement au dossier épigraphique de cette petite région, et la quantité des variantes, qui affectent surtout le premier élément du syntagme, *an(a)c(e)ta*, qui figure comme *anaceta*, *anceta*, *anacta*, *ancta* [20]. On y ajoutera donc la graphie de *anacetha* [21].

Ces variantes ne peuvent être attribuées à des variations diachroniques, diatopiques ou encore diaphasiques. En effet, les inscriptions s'inscrivent dans des coordonnées spatio-temporelles très strictes. Géographiquement elles ne se concentrent que dans une partie de la région des anciens *Paeligni* : presque en totalité dans la

13. Cf. J. Untermann, *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*, *cit*., p. 829, s.v. *veihanasúm*.

14. Cf. H. Nissen, *Italische Landeskunde*, Berlin, 1883-1902, II, p. 814 ; J. Untermann, *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*, *cit*., p. 829, s.v. *veihanasúm*.

15. Varr., *R.R.* I 2, 14.

16. Le problème de la graphie du /h/ dans les langues sabelliques et selon le témoignage de Varron a été mis en cause à plusieurs reprises dans la question fort débattue de l'étymologie du nom de la rue en latin et dans les langues sabelliques : cf. I. Adiego Lajara, Proto-sabelio, Osco-Umbro, Sud-piceno, Barcelona, 1992, p. 95 *sqq*. ; J. Untermann, *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*, *cit*., p. 829, s.v. *vítú*.

17. CIL I^2 382 = ILLRP 578.

18. P.- Fest. 506, 3 L. : cf. E. Nieto Ballester, « *Veia apud Oscos dicebatur plaustrum* (P.F. 506,3) », dans *Emerita* 56, 1988, p. 37 *sqq*., et I. Adiego Lajara, *Proto-sabelio, Osco-Umbro, Sud-piceno*, *cit*., p. 96.

19. Cf. W. Schulze, *Zur Geschichte Lateinischer Eigennanmen*, Berlin, 1904, p. 98.

20. La liste des variantes se trouve dans P. Poccetti, « Una nuova iscrizione peligna e il problema di *an(a)c(e)ta* », dans *RAL* S. VIII, XXXV, 1980, p. 510 et dans P. Poccetti, « Ancora sull'interpretazione di peligno *an(a)c(e)ta* alla luce di una nuova attestazione », dans *SSL* 22, 1982, p. 171-182.

21. Cf. M. Buonocore & P. Poccetti, « *Una nuova testimonianza peligna di* an(a)c(e)ta », sous presse.

zone autour de la ville de Sulmone (l'ancienne *Sulmo*, patrie du poète Ovide) [22] ; chronologiquement, elles se distribuent tout au long d'une cinquantaine d'années, entre 120-110 et 70-60 avant notre ère [23]. Ces inscriptions appartiennent certainement à la même catégorie de textes, indiquée et par la similarité des formules et par l'homogénéité des supports de l'écriture.

L'explication de ces textes est controversée depuis les premières découvertes, qui remontent à la fin du XIX^e^ siècle. Deux opinions continuent à partager les savant d'aujourd'hui [24] : d'une part, l'interprétation comme dédicaces votives, formulée par C. PAULI [25], et, de l'autre, la fonction de pierre funéraires, proposée par le grand philologue allemand F. BÜCHELER [26], suivant les informations sur le contexte archéologique fournies lors des premières fouilles par l'italien A. DE NINO [27]. Le noyau du problème est l'explication linguistique du mot-clé *an*(*a*)*c*(*e*)*ta* (avec ses variantes), qui, d'une part, a été associé au nom latin de la déesse *Angitia* (en osque *Anagtiaí*, au dat. sing.), en soutien de la fonction de dédicaces votives, et, de l'autre, a été reconnu comme désignation de prêtresses en tant que titre professionnel des femmes titulaires des épitaphes.

Le débat, qui s'est développé à partir de la fin du XIX^e^ siècle au fur et à mesure que des témoignages nouveaux s'ajoutaient, n'a apporté aucune preuve définitive dans un sens ou dans l'autre [28]. Toutefois, le fait que, du point de vue linguistique, l'explication de *an*(*a*)*c*(*e*)*ta* comme « la prêtresse » présente moins de difficultés que le lien avec le nom de la déesse *Angitia*, et que, du point de vue archéologique, un certain nombre de ces supports épigraphiques appartiennent incontestablement à un contexte funéraire, constitue une sérieuse présomption en faveur de l'interprétation de ces textes comme *épitaphes* et, conséquemment, en faveur de l'identification de *an*(*a*)*c*(*e*)*ta* comme désignation de la « prêtresse » dans la langue locale.

Ce qui est frappant dans le dossier épigraphique de *an*(*a*)*c*(*e*)*ta*, c'est l'absence d'une graphie standardisée, d'autant plus si l'on considère le cadre spatio-temporel étroit des attestations. À l'intérieur de la dizaine des textes disponibles, deux présentent *anacta* [29], deux *anceta* [30], deux *anaceta* [31] et un *ancta* [32]. Deux autres,

22. Plus précisement, neuf témoignages de *an*(*a*)*c*(*e*)*ta* sur dix viennent de Sulmone, alors qu'un seul vient de Corfinium. A Corfinium ainsi que chez les Marrucins figure le mot *sacr*(*a*)*crix*, répondant à *sacerdos* des inscriptions latines.

23. En ce qui concerne le classement chronologique des inscriptions funéraires du pays pélignien, voir M. CRAWFORD, « Le iscrizioni dei Peligni e le necropoli di Corfinio », dans *Itinera Archaeologica. Contributi di archeologia abruzzese*, a cura di E. MATTIOCCO, Sulmona, 2006, p. 113-129.

24. Voir, par exemple, en faveur de *an*(*a*)*c*(*e*)*ta* = *Angitia*, C. LETTA, « Due nuove dediche latine dal *Lucus Angitiae* e il problema del peligno *an*(*a*)*c*(*e*)*ta cer*(*r*)*ia* », dans *Epigraphica* 61, 1999, 11-26 ; et, en faveur de la valeur de *an*(*a*)*c*(*e*)*ta* comme prêtresse » (de Cérès) P. POCCETTI, « Ancora sull'interpretazione di peligno *an*(*a*)*c*(*e*)*ta* alla luce di una nuova attestazione », *cit.*, 171-182 ; G. ROCCA, « Ancora sul dossier italico di Cerere », dans *La tavola di Agnone nel contesto italico* (Agnone 13-15 aprile 1994), a cura di L. DEL TUTTO PALMA, Firenze, 1996, 652-658.

25. C. PAULI, *Altitalische Studien*, V, Hanovre, 1997, 36 *sqq*.

26. F. BÜCHELER, « Oskisch und Pälignisch », dans *Rheinisches Museum* 37, 1882, 643-644 (réimpr. dans *Kleine Schriften*, Leipzig, 1915-1930, II, 475-476).

27. Cf. P. POCCETTI, « Antonio De Nino e l'epigrafia peligna », dans *La figura e l'opera di Antonio De Nino*, Atti del convegno nell'80° della morte (Castelvecchio Subequo 28 novembre 1987), Castelvecchio Subequo, 1988, 119.

28. Le dictionnaire de J. UNTERMANN accepte l'interprétation comme « prêtresse » en proposant une explication comme *nomen agentis* en *-eto-/-ā-* de la racine **h₁enk-* « porter » en parallèle à d'autres formations du nom du « prêtre » dans l'Italie ancienne, telles que l'ombrien *aŕfertur* et le messapien *tabara* : J. UNTERMANN, *Wörterbuch des Oskisch-Umbrischen*, *cit.*, p. 97, s.v. *anaceta*.

29. Cf. H. RIX, *Sabellische Texte*, *cit.*, Pg 13 ; 19.

30. Cf. H. RIX, *Sabellische Texte*, *cit.*, Pg 14 ; 17.

31. Cf. H. RIX, *Sabellische Texte*, *cit.*, Pg 12 ; 18.

32. Cf. H. RIX, *Sabellische Texte*, *cit.*, Pg 15.

abrégés ou fragmentées, ne sont pas exactement classifiables : *anac* [33] et *ance*[?] [34]. De la variante *anaceta* se rapproche de près *anacetha*. Il est vraisemblable que le caractère isolé et tout à fait local du mot est responsable de ses flottements graphiques, qui reflètent en fait des variations phonétiques quasi idiolectales : la syncope de la voyelle de l'avant-dernière syllabe, l'anaptyxe dans le groupe consonantique [nk]... La variante *anacetha* attestée par l'inscription acquise tout récente se distingue des autres par la présence du signe de l'aspiration ; par le même principe *Thorrena* et *Thurrena* en Ombrie se distinguent de *Turena*. En outre, la notation de l'aspirée s'accompagne d'autres variations qui affectent l'environnement phonique de la syllabe : *anacetha : an(a)c(e)ta ; Thorrena : Turena*.

Les témoignages épigraphiques de *anacetha* et de *Thorrena* remontent à une période cruciale en ce qui concerne l'emploi du signe de l'aspiration dans l'écriture ainsi que dans la prononciation latine : le Ier siècle av. J.-C. Plus exactement l'inscription pélignienne de *anacetha* date approximativement de la première moitié de ce siècle [35], alors que celle ombrienne de *Thorrena* de la seconde [36]. À cette époque là, l'emploi de >h< dans la transcription des consonnes θ, φ, χ des mots grecs, qui débute vers la moitié du IIe siècle [37], s'était déjà répandue dans l'épigraphie latine. Avant l'instauration de cet orthographe, comme on sait, les aspirées grecques se transposaient en latin de différentes manières (occlusives sourdes simples, occlusives sourdes géminées, occlusives sonores), selon, semble-t-il, la position de la consonne à l'intérieur du mot, ainsi que la structure syllabique [38].

La diffusion de l'orthographe cultivé avec >h< pour les aspirées grecques a donné lieu occasionnellement à des écritures tantôt fautives (*Chorinto* pour Κόρυνθος, *Trhasylli* pour Θράσυλλος [39] : de la même manière osq. *Tryhpíu* pour Τρυφίων) [40], tantôt abusives (*Amaranthum* pour Ἀμάραντον, *Mystiche* pour μυστική [41]. Les graphies de ce type relèvent le plus souvent de l'hypercorrection, et soulignent d'une manière convergente que le signe de l'aspiration ne jouait aucun rôle phonologique. D'ailleurs, on trouve des flottements surprenants dans des écritures attribuables à la même main. C'est le cas, par exemple, des graffites pariétaux voisins de la Basilique de Pompéi [42], dans lesquels le mot grec ζήτημα est transcrit *zetema* [43] puis *zethema* [44].

Inversement, l'écriture « abusives » des aspirées figurent dans des noms latins transposés en grec : par exemple le nom de la ville de Campanie, normalement écrit *Acerrae*, figure chez Strabon avec la graphie Ἀχέρραι ; de la même manière la ville homonyme, située dans la Cisalpine, est écrite Ἀχέρραι chez Polybe et Strabon [45],

33. Cf. H. Rix, *Sabellische Texte*, *cit*., Pg 16.
34. Cf. H. Rix, *Sabellische Texte*, *cit*., Pg 20.
35. Cf. M. Buonocore & P. Poccetti, « Una nuova testimonianza peligna di *an(a)c(e)ta* », sous presse.
36. Cf. L. Benedetti, « Considerazioni su un'iscrizione da Perusia... », *cit*., p. 96.
37. Cf. F. Biville, *Les emprunts du latin au grec. Approche phonétique* I. Louvain La Neuve-Paris 1990, p. 139 ; M. Mancini, *Aspirate greche e geminate latine*, Viterbe, 1990, p. 10.
38. Cf. F. Biville, *Les emprunts du latin au grec...*, *cit*., p. 137 *sqq.* ; en ce qui concerne les attestations des consonnes géminées voir les réserves de M. Mancini, *Aspirate greche e geminate...*, *cit*., p. 83 *sqq.*
39. Cf. J. Safarewicz, « Oznaczanie aspiracji w insckrypcjach rzymskich i wieku n.e. », dans *Eos* 52, 1962, p. 348.
40. Cf. H. Rix, *Sabellische Texte*, *cit*., Cp 36.
41. Pour les détails, voir F. Biville, *Les emprunts du latin au grec...*, *cit*., p. 141 et 263-265.
42. CIL IV 1878 : « supra 1877 eadem fortasse manu ».
43. CIL IV 1877.
44. CIL IV 1878.
45. Pol. II 34, 4 ; Strab. V 4, 8 247 C., qui spécifie l'homonymie de la ville de Campanie avec celle de Cisalpine : Ἀχερρῶν ὁμονύμου κατοικίας τῆς περὶ Κρέμονα.

alors que Plutarque présente Ἀκέρραι [46]. Quelle est la raison de l'emploi du signe de l'aspirée dans la transcription grecque d'un mot latin qui en est dépourvu ? Peut-on supposer que le signe *c* reproduit une graphie latine **Acherrae* qui n'est pas attestée ?

Il se peut que la graphie Ἀχέρραι au lieu de *Acerrae* ait été suggérée par un rapprochement du nom du fleuve infernal Ἀχέρων : c'est ce qui se passe dans d'autres toponymes de l'Italie du sud partageant la base *aker-* [47], où se retrouvent de semblables flottements graphiques : dans l'*ager Bruttius*, *fluuius Acheron*, *a quo oppidani Aceruntini* [48], et en Apulie le nom de la ville mentionnée par Horace comme *Aceruntia* [49], dont l'ethnique figure dans les inscriptions soit comme *Acerentini*, soit comme *Aceruntini* [50]. Mais la continuation moderne de ce toponyme (*Acerenza*) a comme point de départ *Acerentia* et non pas *Ac(h)eruntia* [51]. On peut penser que le rapprochement de cette série de toponymes du fleuve infernal Ἀχέρων a été stimulé par l'emploi du >h< dans l'écriture de la consonne et non pas l'inverse. Toutefois, dans cette série de toponymes, les graphies sans et avec >h< ont coexisté avec les allusions étymologique (populaire) au nom du fleuve infernal, comme le montrent le passage de Pline, qui cite *Acheron* et son ethnique *Aceruntini*, les variantes dans les transcriptions grecques telles que Ἀχέρραι / Ἀκέρραι et les flottements épigraphiques *Acerentini* / *Aceruntini*.

Tout cela nous donne l'impression que la notation impropre du *h* dans les transcriptions latines des mots grecs et, inversement, dans les mots latins transposés en grec, se relie à une question bien plus complexe : celle de la graphie des aspirées dans les mots latins. Cette question n'était pas purement graphique, comme en témoignent les ouvrages littéraires et grammaticaux, qui ont pris comme objet d'attention l'aspiration dans les mots latins plutôt que dans les mots grecs.

De la moitié du I^er^ siècle av. J.-C. datent deux témoignages littéraires célèbres, qui s'occupent du traitement des consonnes aspirées des mots latins : celui de Cicéron et celui de Catulle. Dans l'*Orator* Cicéron fait allusion à la discipline des consonnes aspirées dans les mots latins, en soulignant les enjeux phoniques : *Voluptati autem aurium morigerari debet oratio. Quin ego ipse, cum scirem ita maiores locutos esse, ut nusquam nisi in uocali aspiratione uterentur, loquebar sic, ut pulcros, Cetegos, triumpos, Cartaginem dicerem, aliquando, idque sero, conuicio aurium ueritas esset, usum loquendi populo concessi, scientiam mihi reseruaui. Orciuios tamen et Matones, Otones, Caepiones, sepulcra, coronas, lacrimas dicimus quia per aurium iudicium licet* [52]. Ce passage a été souvent mis en relation avec la célèbre épigramme de Catulle (84) contre *Arrius*, qui prononçait *chommoda* et *hinsidias* pour *commoda* et *insidias*. On a fait des efforts inutiles [53] pour retracer l'origine dialectale d'*Arrius* (tantôt sabine, tantôt étrusque, tantôt

46. Plut., *Marc.* 6.

47. Au sujet de cette base onomastique commune aux toponymes mentionnés ci-dessus, cf. D. Silvestri, « *Acerrae et Volturnum*. Due istanze toponomastiche nella protostoria linguistica della Campania », dans *Lineamenti di storia linguistica della Campania antica*, I *I dati etnotoponomastici*, Napoli 1986, p. 67 *sqq*.

48. Plin., *N.H.* III 73 : cf. H. Krahe, « Die Ortsnamen des antiken Lukanien und Bruttierlandes », dans *ZONF* 17, 1941, 72.

49. Hor, *Carm.* III 4, 15 : cf. H. Krahe, « Die Ortsnamen des antiken Apulien und Kalabrien », in *ZONF* 5, 1929, 4.

50. CIL IX 417 ; X 947.

51. Cf. H. Nissen, *Italische Landeskunde...*, *cit.*, II, 908.

52. Cic., *Or.* 160.

53. Comme le souligne J. N. Adams, *Regional Diversification of Latin 200 BC-AD 600*, Cambridge, 2007, p. 174.

vénète) [54] d'après l'indication de Catulle, qui précise qu'il aurait appris telle prononciation de la famille de sa mère (*credo, sic mater, sic liber auunculus eius, sic maternus auus dixerat atque auia*), et la remarque du grammairien contemporain *Nigidius Figulus*, qui voit comme un signe de *rusticitas* l'emploi déréglé de l'aspiration (*rusticus fit sermo si adspires perperam*) [55]. Les témoignages de *anacetha* et de *Thorrena* qui coexistent avec les graphies sans *h* (*an*(*a*)*c*(*e*)*ta* et *Turena*) dans la même région se prononcent contre la localisation régionale de ce fait.

D'autre part, en général, la définition de *rusticus sermo* ne fait pas forcément allusion à des variétés diatopiques, mais fonctionne essentiellement en opposition à *sermo urbanus* [56]. Dans le cas spécifique des aspirées, la règle est fixée, comme l'affirme Cicéron, par l'usage (*usus loquendi*) et par le goût des oreilles (*aurium uoluptas / aurium conuicium / aurium iudicium*) lié au contexte oratoire, où cet enseignement s'insère. D'ailleurs un siècle plus tard Quintilien, se référant aux consonnes aspirées, n'assigne pas cette habitude à la *rusticitas*, mais à un emploi déréglé qui semble avoir duré une période limitée (*erupit breui tempore nimius usus*) [57]. Selon Quintilien les témoignages de cette mode en seraient certaines graphies encore lisibles à son époque dans les inscriptions telles que *choronae, chenturiones, praechones* ainsi que l'épigramme de Catulle (*ut « choronae, chenturiones, praechones » adhuc maneant, qua de re Catulli nobile epigramma est*).

Dans l'énoncé de Quintilien se superposent deux aspects de la question, graphique et phonétique, mêlées aussi chez les grammairiens plus tardifs, qui s'occupent de ce thème, tels que par ex. : *uos quoque has uoces sine* h *secundum consuetudinem nostri saeculi scribite. Item* corona, ancora, sepulcrum, *sic et quae* h *in adspiratione desiderant, ut* brachium, cohors, harena, pulcher. *Sed ea quatenus debeatis obseruare, ignoratis, inducti fortasse eo, quod legistis praeceptum antiquorum, qui aiunt scribi quidem omnibus litteris oportere, in enuntiando autem quasdam litteras elidi. In quo, ut idem saepius dicam, bis peccatis, quod aliud scribitis, quam legitis, et aliud legitis quam scriptum est* (Mar. Vict., *GL* VI 21, 23 K) ; *Item qui* reprehensus *cum aspiratione scribunt, cum eam prima positio non habeat, et similiter* uehemens, *cum a ui mentis dicatur* [....] *Negat Varro etiam* Gracco *aspirandum, quoniam a gerendo sit cognominatus : matrem enim eius qui primus* Graccus *sit dictus duodecim mensibus utero gessisse. Et* pulchrum, *quamuis in consuetudine aspiretur, nihilo minus tamen ratio exiliter et enuntiandum et scribendum esse persuadet, ne una omnino dictio aduersus Latini sermonis naturam media aspiretur* (Ter. Scaur., *GL* VII 19, 14 K : cf. Varro, *GRF* fr.280 c, d, e Funaioli). Cependant les grammairiens ne se trouvent pas d'accord au sujet de l'orthographe du *h* dans certains mots latins, comme l'affirme explicitement Velius Longus : Cilonem *quoque et* cocleam *et* cocleare *sine adspiratione scribemus, et quicquid per consuetudinem aurium ita licuerit enuntiare non enim firmum est catholicum grammaticorum, quo censent adspirationem consonanti non esse iungendam, cum et* Carthago *dicatur et* pulcher *et* Gracchus *et* Otho *et* Bocchus (Vel. Long., *GL* VII 69, 13 K). Ainsi, par exemple, Probus accepte la graphie de *Orchus* avec *h* [58], alors que Marius Victorinus admet son omission dans le même mot [59].

54. En direction de l'étrusque : A. J. Bell, « Note on Catullus 84 », dans *Class. Rev.* 29, 1915, p. 138 ; en direction du vénète : E. Harrison, « Catullus 84 », dans *Class. Rev.* 29, 1915, p. 198 ; en direction du sabin : Catullo, *Le poesie*, a cura di F. Della Corte, Milano 1977, p. 347.

55. Nig. Fig., *GRF* 168 frg. 21 Funaioli.

56. Cf. P. Poccetti, D. Poli, C. Santini, *Una storia della lingua latina*, Rome, 1998, p. 125 *sqq.*

57. Quint., I, 5, 20.

58. Prob., *GL* IV 10, 19 K : *hoc tamen scire debemus, quod omnia nomina post c litteram habentia h peregrina sunt*, chorus, anchemolus, charta, Charon, Chrysus, Chalybes, *exceptis tribus quae Latina sunt*, lurcho, pulcher, Orchus *; sic enim in antiquioribus reperies non* Orchus.

Térentius Scaurus reconnaît que *pulchrum*, marqué par l'aspiration dans l'usage commun [60], devrait être écrit et prononcé sans l'aspiration, d'après l'enseignement de Varron, alors que d'autres admettent comme correcte la graphie *pulcher*, sauf ceux qui, comme Santra, en soutien de l'aspirée ont invoqué l'origine grecque du mot [61]. Charisius associe la graphie de *sepulchrum* à *pulcher* pour défendre leur lien étymologique [62], contrairement à Marius Victorinus, qui sépare l'orthographe de ces mots [63].

Ce qui est certain, c'est que, aux alentours de la moitié du Ier siècle av. J.-C., le problème du *h* n'était pas simplement une question d'orthographe, parce que Cicéron, Catulle, Varron manifestent des prises de position qui, par leur contextes, portent sur la prononciation effective [64]. À propos d'*Arrius*, Catulle insiste à plusieurs reprises sur les effets phoniques et acoustiques de son emploi des aspirées (*dicebat ; locutum esse ; sic maternus auus dixerat ; requierant omnibus aures ; audibant haec leniter et leuiter*). De même Cicéron invite l'orateur à faire confiance au goût équilibré de ses oreilles plutôt qu'aux règles abstraites de l'analogie grammaticale : *consule ueritatem : reprehendet ; refer ad auris : probabunt. Quaere cur ? Ita se dicent iuuari. Voluptati autem aurium morigerari debet oratio* [65].

L'allusion au traitement des aspirées dans l'*Orator* est inséré, et ce n'est pas un hasard, entre deux questions affectant la prononciation qui ont des reflets importants dans l'évolution du latin jusqu'aux aboutissements romans. Celle qui précède concerne la quantité des syllabes dans les mots composés par des préfixes (indoctus *dicimus breui prima littera*, insanus *producta*, inhumanus *breui*, infelix *longa*. *Et ne multis, quibus in uerbis eae primae litterae sunt quae in sapiente atque felice, producte dicimus, in ceteris omnibus breuiter*) [66], alors que la suivante porte sur le traitement du *-s* en fin de mot dans la langue parlée [67]. À l'égard de l'emploi des aspirées, Cicéron semble occuper une position intermédiaire entre deux attitudes, pour ainsi dire, extrémistes : d'une part, l'emploi déréglé, incarné par l'*Arrius* de Catulle et, de l'autre, la discipline très rigide manifestée par Varron, qui — au moins à en juger par les fragments — ne semble admettre le signe d'aspiration que devant la voyelle initiale du mot [68].

Toutefois, étant donné que les consonnes aspirées n'appartiennent pas au système phonologique latin [69], il faut interroger les enjeux phonétiques de la question des aspirées dans la langue parlée. Autrement dit, la notation des aspirées dans l'écriture semble masquer un problème plus complexe affectant la prononciation qui était d'actualité à l'époque de Cicéron et de Catulle. Concrètement, la marque de l'aspiration pourrait signaler une réalisation phonique de la consonne qui se

59. Mar. Vict., *GL* VI 21, 20 K : *uideo uos saepe et orco et Volcano h litteram relinquere, et credo uos antiquitatem sequi. Sed cum asperitas uetus illa paulatim ad elegantioris uitae sermonisque limam perpolita sit, uos quoque has uoces sine h secundum consuetudinem nostri saeculi scribite.*

60. Ter. Scaur., *GL* VII 20, 2 K : le passage est cité ci-dessus.

61. Ter. Scaur., *GL* VII 20, 6 K = *GRF* 387, frg. 11 Funaioli : *quamuis Santra a Graecis putet esse translatum quasi polichrum.*

62. Charis., *GL* I 73, 17 K : *pulchrum Varro adspirari debere negat, ne duabus consonantibus media intercedat adspiratio : quod minime rectum antiquis uidebatur. Vnde et sepulchrum hodieque manet, quod sit seorsum a pulchro propter recordationem doloris.*

63. Mar. Vict., *GL* VI 21, 23 K : le passage est cité ci-dessus.

64. Cf. aussi F. Biville, *Les emprunts du latin au grec...*, *cit.*, p. 140.

65. Cic., *Or.* 159.

66. Cic., *Or.* 159.

67. Cic., *Or.* 161. Une analyse minutieuse de ce passage dans W. Belardi, « Di una notizia di Cicerone (*Orator* 161) su *-s* finale latino », dans *Studi in onore di A. Schiaffini*, Rome, 1965, p. 114 *sqq*.

68. Varr., *GRF* frg. 279, 280, a-e Funaioli.

69. Cf. M. L. Porzio Gernia, « Vicende storiche... », *cit.*, p. 99.

répercute dans les contours syllabiques. Dans cette perspective la question des aspirées se rattache au traitement de la syllabe dans les variétés ainsi que dans l'évolution du latin. Dans les variations syllabiques s'inscrivent la fonction complémentaire de la longueur vocalique et de la longueur consonantique (par ex. dans les couples *bāca / bacca*) [70], le déplacement d'accent (dans la « *mamilla*-Gesetz ») [71], le traitement du groupe consonantique occlusive + liquide. A ce propos signalons un fait commun aux flottements de consonne simple et géminée et à ceux de consonnes aspirées et non aspirées, notamment l'occurrence statistiquement élevée des vibrantes et des latérales [r], [l] dans le contour syllabique [72]. À propos du parler d'Arrius chez Catulle H. B. Rosén [73], en distinguant l'aspiration devant voyelles (*hinsidias*, *Hionios*) de celle devant consonnes, a mis en rapport le mot *chom(m)oda* avec la longueur syllabique (*cōm(m)oda*) au lieu de la brève attendue (*cŏmoda*). Cet allongement pouvait provoquer l'effet d'une consonne aspirée à la tête de la syllabe. H. B. Rosén soulignait justement que le vers catullien, qui fait allusion à la prononciation « restaurée » après le départ d'Arrius (*audibant haec leniter et leuiter*), semble s'inspirer de la terminologie grammaticale employée par Varron dans la classification des consonnes (*leniter*) et des syllabes (*leuiter*) [74]. Ce principe peut s'appliquer à nombre d'exemples d'aspiration apparemment inexplicables dans les mots latins, en particulier tous les cas qui partagent un environnement de vibrantes ou sonantes, tels que, *chorona*, *chenturio*, à l'initiale du mot en parallèle à *chommoda*, ou à *Orchus*, *pulcher*, *sepulchrum* dans d'autres positions.

D'après ces prémisses, quel parti faut-il tirer des deux nouveaux témoignages épigraphiques qu'ont vient de signaler ? D'abord, on distinguera la graphie de *Thorrena*, nom propre non latin (ombrien ?) inséré dans une inscription latine, de celle de *anacetha*, terme du lexique indigène qui se trouve dans une inscription non latine. En second lieu, on distinguera la position initiale de l'aspiration dans *Thorrena* par rapport à la variante *Turena* de la position en syllabe finale dans *anacetha*. Le cas de *Thorrena*, par la position et la structure syllabique, se rapproche de celui de *chommoda* de l'*Arrius* catullien ainsi que des mots mentionnés par Quintilien tels que *choronae*, *chenturiones*. En revanche, *anacetha* se met en relation paradigmatique avec les autres graphies locales du même mot, notamment *anceta*, *anacta*, *ancta*, qui nous donnent une clé d'explication pour la notation de l'aspirée de *anacetha*.

Les graphies *anacta*, *ancta*, plus ou moins contemporaines des autres, montrent que la voyelle [ĕ] était amuïe ou très faible, ce qui s'accorde avec le traitement de la même voyelle dans le morphème *-ĕ-to/ā-* : cf. osq. ΛωFκτιηις **Louk-ĕt-io-* face à lat. *Lucĕtius* [75]. Conséquemment, la notation de la voyelle [ĕ] dans *anacet(h)a* relève d'une graphie conservative ou archaïsante. Dans ce contexte phonétique, le

70. A ce sujet, voir S. Giannini & G. Marotta, *Fra grammatica e pragmatica : la geminazione consonantica in latino*, Pise, 1989.

71. M. Leumann, Lateinische Laut- und Formenlehre, Munich, 1977, p. 184.

72. En ce qui concerne les consonnes aspirées, voir W. S. Allen, Vox Latina, *The Pronounciation of Classical Latin*, Cambridge 1978, p. 27 : « It is remarkable that in nearly all the attested cases the aspiration occurs in the vicinity of a 'liquid' consonant (r or l) » ; en ce qui concerne la gémination consonantique, voir. S. Giannini & G. Marotta, *Fra grammatica e pragmatica*, *cit*., p. 234 : « distribuendo i dati su una scala gerarchica relativa alla frequenza paradigmatica delle geminate, collocheremo al primo grado la classe delle liquide (nettamente prevalente in C1), al secondo grado le occlusive e, quindi, a pari grado, spiranti e nasali ».

73. Cf. H. B. Rosén, « Arrius' Speech Again (Catullus 84) », dans *Mnemosyne* 14, 1961, 224 *sqq*. (réimpr. dans *East and West*, *Selected Writings in Linguistics*, Munich, 1961, 222, *sqq*.).

74. Catulle 84, 8.

75. A propos de ce nom, cf. P. Poccetti, « Antichi problemi e nuovi dati : rapporti tra teonimi e antroponimi nell'Italia antica », in *L'onomastica dell'Italia antica : aspetti linguistici*, *storici*, *culturali*, *tipologici e classificatori*, (Collection de l'École Française de Rome 413), Rome, 2009, p. 236 *sqq*.

signe de l'aspiration est connexe au rôle de la consonne qui se trouve à la tête de la syllabe après le groupe consonantique [*nk*]. Ici la graphie du *h* ne fonctionne pas comme marque d'aspiration, mais comme indice de la prononciation de la consonne explosive à la suite d'une syllabe fermée par [*nk*]. L'emploi de ce signe avec une telle valeur dans l'inscription pélignienne relève des contacts avec l'écriture latine dans un milieu bilingue [76], qui utilisait le même alphabet qu'à Rome. Ainsi les courants qui ont traversé l'orthographe latine à l'époque de Catulle et de Cicéron ont-ils effleuré l'épigraphie indigène de la petite région des *Paeligni*.

---

76. A ce sujet, voir E. Dupraz, « Le bilinguisme chez les Péligniens », dans *Les élites et leur facettes. Les élites locales dans le monde hellénistique et romain*, Collection de l'École Française de Rome — Collection Erga 3, Rome - Clermont Ferrand, 2003, p. 503 *sqq*.